



# Israël-Palestine\*

**De la logique du reportage  
à celle du carnet de voyage,  
rencontre avec Jean-Paul Mari\*\***

*Depuis plus de vingt ans, il couvre le Proche-Orient pour le Nouvel Observateur. Quand il s'en absente, c'est pour le Golfe, l'Algérie, le Rwanda, la Bosnie ou Haïti. Grand reporter ? Non, c'est un titre qu'il refuse. Reporter tout simplement pour cet homme qui cherche avant tout à comprendre. À comprendre et à transmettre, au fil des lignes, page après page. Pour que sa quête ne soit pas inutile et sa prise de risque censée.*

## Pourquoi et comment devient-on reporter ?

Je ne sais pas. Je voulais l'être, après... pourquoi, c'est plus difficile. Alors déjà comment... En terminale, j'ai hésité entre des études de journalisme et médecine. Pour les premières, il faut venir à Paris — donc se payer un logement, et s'inscrire à une école assez coûteuse... une formation pour moi hors de portée à l'époque.

Ce fût donc médecine. Au bout de trois semaines de mathématiques et chimie moléculaire, je ne comprenais pas que l'on ne voie pas un malade. Posant ma question au grand directeur, celui-ci me répondit avec beaucoup de condescendance que je n'avais qu'à faire kiné, là

en trois mois, j'en verrais des malades ; si je restais en médecine, il me faudrait attendre quatre ans... L'histoire est longue, mais je suis donc devenu kiné — major de ma promotion ! — puis j'ai ouvert mon cabinet pour ne pas avoir un rôle d'auxiliaire dans un hôpital. Là, j'ai compris que cela ne me conviendrait pas. Marchand de soins, ce n'était pas possible. J'ai donc mis la clef sous la porte et suis revenu à mes premiers amours, premières idées : le journalisme. Une obsession. Après avoir erré de petits boulots en petits boulots, m'être entendu dire que kiné n'ouvre pas de voie royale pour le reportage, après avoir décroché — enfin ! — un poste d'animateur radio aux Antilles à Montserrat — une île volcanique bien loin du paradis des plages de sable blanc et des eaux turquoises, pour présenter — ô bonheur ! — trois heures chaque jour d'actualité, en être revenu et avoir trouvé un stage à Radio Monte-Carlo pour y

éplucher les dépêches, y décrocher des reportages, progresser, avoir été nommé chef de service, reçu la proposition d'en devenir Rédacteur en Chef adjoint... j'ai donné ma démission. Je voulais être sur le terrain, pas dans des bureaux ! Je suis entré ainsi au *Matin de Paris*, puis ai été nommé chef d'émission. Alors que trois mois s'écoulèrent, survint la mort de Indira Gandhi : j'ai sauté dans l'avion... ils ne me reverront plus ! Suit la Nouvelle-Calédonie, où je reste un an pour couvrir l'histoire en mouvement et, tandis que le PS veut reprendre le journal, de nouveau, je démissionne et entre dans la foulée au *Nouvel Obs* comme reporter...

## ... Et maintenant le "pourquoi" ?

J'ai mis longtemps à le comprendre — jusqu'à mon reportage sur l'Algérie, en 1991, en fait. Je suis né là-bas. J'y ai grandi. C'était le temps de l'enfance, celle de l'innocence. Je jouais au foot, allais me baigner et me régalaient de pâtisseries arabes. Mais il y a eu la Guerre. Mon père et mon grand père se sont fait tuer dans la rue. On m'a montré le corps de mon père à la morgue. Puis vint le tour de mon oncle. Je n'étais plus un enfant. Ce fut le bateau, la France. J'étais un objet, un objet que l'on ballottait, le réceptacle de quelque chose... je ne comprenais rien.

Le reporter, c'est celui qui comprend ; celui qui comprend, qui analyse, qui étudie. Celui qui n'est plus le ballotté. Le reporter a un autre statut que celui de l'objet ; en comprenant ce qui arrive au monde, je comprenais ce qui m'est arrivé. Le reporter s'interroge "est-ce qu'il y a des règles ?", "comment peut-on anticiper les choses ?". Quelque part,

mes souhaits d'orientation devenaient cohérents : aider le monde ou le comprendre... Et l'hôpital, c'est un premier reportage : sur la souffrance, la douleur, la mort. On est là pour comprendre. Déjà.

## Et vos destinations... comment y êtes vous venu ?

On ne choisit pas. Pour la Nouvelle-Calédonie, l'histoire nous happait, au Liban, Kauffman y était otage, en Algérie, le travail l'emportait malgré la violence des événements... tout s'est enchaîné, inconsciemment de plus en plus vers le chaos, la guerre, l'affrontement. Et j'étais là pour être là. Alors, oui, on propose des reportages mais souvent ils s'imposent à nous. Parce que c'est l'actualité, le monde qui craque.

## Dans le cas plus spécifique du conflit Israël-Palestine, vos articles ont été complétés par des carnets, en collaboration avec Yann Le Behec\*\*\*, graphiste-illustrateur. Pourquoi cette nouvelle forme de communication ?

Est-ce une nouvelle forme ? Avec Yann, nous avions déjà travaillé ensemble pour une série *L'amour sous les balles*, un reportage sur l'amour dans le chaos de la guerre. Un peu l'image de cette chanson *Emportés par la foule*... Mais ce n'est pas que du reportage justement, cette association de textes et de dessins. Il y a une dimension différente.

À l'époque, en nous penchant sur Israël, le travail n'était pas évident. Yann n'était pas sur place : je prenais donc des photos pour les envoyer par Internet — les débuts d'Internet ! En rentrant, j'ai trouvé une somme de dessins considérable — Yann est un bosseur ! Peu étaient publiés, c'était dommage... Alors, il est parti sur le terrain. Il était bouleversé, submergé. Il avalait. Ses croquis pouvaient être très rapides selon les lieux. C'est une zone si complexe, la schizophrénie des mondes. Violence, luxe, faim, légèreté, baignade, barrage, sensualité, bombes et douceurs sur une terre faite pour être une terre de bonheur, avec les trois religions et une immense richesse culturelle. Un lieu où un mode de vie hédoniste contraste avec une approche de la spiritualité des plus élevées... D'un côté la jouissance des sens, de l'autre la colère, le ressentiment, la violence. Des camps de réfugiés devenus des villes...

C'est tout cela, cette terre aussi grande qu'un département français. Donc pour en revenir à la forme des carnets, cela m'intéressait cette fois que le texte soit en retrait. On a posé les dessins puis après, sont venus les textes. Et je me suis adapté. Si j'avais envie d'écrire trois pages mais qu'il n'y avait de la place que pour deux lignes, je faisais cet effort et les mots n'en devenaient que plus forts. Le lecteur se promène maintenant de dessins en dessin puis lit les textes.

## ...Vous avez eu des retours ?

J'ai une fonction de scribe. Quand on écrit, on inscrit... mais on ne change pas les choses en écrivant. On recense des histoires. Écrire, c'est recenser. On est témoin de l'histoire. Quand tout claque, tempête, se déchaine, je pense à mon écran, à mon texte. J'écris et j'espère que je pourrai l'envoyer. Je me dis que si l'ordinateur est touché, j'aurai fait tout cela pour rien... Je n'ai pas d'indifférence ; je ne me suis habitué à rien...

## Qu'est-ce que cela vous rapporte d'inscrire ?

Des tourments, des blessures, des difficultés à communiquer, un quotidien qui semble "banal", une douleur... mais aussi l'impression d'être moins bête, moins aveugle. Cela se paye la connaissance : on traverse les cendres et on en revient avec un goût de sang dans la bouche. De ces reportages, j'étire ma conscience... un peu comme un yoga de l'âme, nécessaire pour mettre à bas notre certitude. Percevoir, c'est choisir.

## Vous avez un projet de livre qui vous sort de cet univers : "S'aimer à Paris". Pourquoi ce grand écart ?

Mais est-ce un grand écart ? C'est toujours sur la passion humaine, un peu moins politique certes mais toujours aussi fort. C'est toujours voir, ressentir, sentir... C'est une approche désespérée pour essayer de raconter une histoire fugace. Il y a autant d'histoire dans deux regards que dans les accords de Camp David ! On parle du côté mortel des gens... Je ne souhaite pas devenir un petit comptable de la mort. Je veux garder une certaine légèreté, une certaine candeur... ce n'est pas évident, garder une certaine candeur.

Interview réalisée par Aurélie Taupin  
Illustrations Yann Le Behec



\* Jean-Paul Mari et Yann Le Behec, *Israël - Palestine Carnets*, Éd. Jalan, nov. 2004, 29

\*\* Jean-Paul Mari, *Prix Albert Londres et Prix Bayeux des correspondants de Guerre*, auteur notamment de *L'homme qui survécut* (Lattès, 1989), *La nuit algérienne*

(Nil, 2003) et *Carnets de Bagdad* (Grasset, 2003). Récemment en ligne, son site [www.grands-reporters.com](http://www.grands-reporters.com) héberge articles, photos et illustrations de reporters témoignant d'une actualité complexe, pour aider à comprendre le monde, ses conflits et ses drames.

\*\*\* Yann Le Behec, *Graphiste, collaborateur au Nouvel Observateur et à Libération*, auteurs des ouvrages de croquis *New York Quartiers Noirs* (Éditions Albin-Michel, 1991) et *Off-Shore en mer du Nord* (Éditions Albin Michel, 1993). Concepteur de la collection *Contes sans Frontières* chez Gallimard Jeunesse.